

Ewen Penanguer

Anachroniques

Livre 1

Parure des songes

© Ewen Penanguer, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À celle dont les yeux prennent toujours la mer

*Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid.*

Patrice de La Tour du Pin

*Mourir cela n'est rien
Mourir la belle affaire
Mais vieillir... ô vieillir*

Jacques Brel

La mort s'endort à même la mer

Jean-Michel Maulpoix

Enfance

Ana court à la rencontre du flot, sa mère la suit de loin. Elles ne rentreront qu'au jusant, avec les mêmes regrets, les mêmes hésitations que lui. Le sentier tant de fois parcouru elles en connaissent le poli de chaque pierre, la douceur sous le pied de chaque creux d'herbe rase. Naoun sait que sa fille l'attendra juste après le passage de la brèche, là où le sifflement lancinant du vent et le crissement du sable font place à la rumeur immense et profonde de l'océan.

Pour reprendre son souffle Ana s'adosse à la barre de roche noire, à l'abri des rafales, face à l'immensité. Elle aime contre son dos la fraîcheur de cette paroi qui ne connaît du soleil que son reflet sur les vagues, l'embrassement des couchants et ce que lui en confient les oiseaux de mer qui nichent dans ses creux.

C'est la fin de l'été, jour et nuit le sable des Grandes Dunes se rue à l'assaut de Galdur, s'infiltré dans les grottes, envahit les jardins des terrasses, se faufile entre les crêtes, et sous le vent de la falaise glisse doucement vers la mer en mille cascades. Ana aime ces écoulements minuscules sur la marge vivante du monde, ultimes caresses des doigts de la tempête au pays qu'elle abandonne. Au large la mer est blanche, l'écume fuit en longs filets dans le lit du vent, vers le nord, vers cet horizon que seuls les morts ont le droit de franchir, là où leurs barques se perdent. Sur l'estran le flot a déjà recouvert tout le platier, au pied de la grève les galets multicolores commencent à rouler

dans le ressac. Ana ferme les yeux, accorde sa respiration au rythme lent de la houle, s'emplit de la force immense qui monte en elle avec la marée.

Naoun se pose doucement à côté de sa fille, l'observe en silence. Sa princesse a tout juste treize ans, elle lui ressemble chaque jour davantage, l'allure élancée mais solide, le teint de sable et de miel, les yeux d'ambre un peu écartés et légèrement en amande, les lèvres fines, la cascade de boucles brunes sur ses épaules.

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Je te regarde depuis un moment. Je ne m'en lasse pas. Tu es plus belle de jour en jour.

Ana rit, pose un baiser sur la joue de sa mère, qui a tourné son visage vers le large.

— Et moi je suis une vieille femme, je partirai bientôt, poussée par ce vent, j'irai voir enfin ce qui se cache derrière cet horizon. Et toi tu porteras le diadème.

Ana sait depuis longtemps qu'il en sera ainsi, que cela est écrit depuis bien avant sa naissance, depuis le début du royaume. La légende doit continuer. Elle sera bientôt la reine immortelle, *ededlig koengen*.

Pourtant quelquefois elle rêve fugitivement à une autre vie, où elle ne quitterait jamais la rumeur de la mer. Ne pas partir pour ces montagnes inconnues et lointaines où son devoir de reine va bientôt l'appeler. Rester une simple fille de Galdur, vivre au rythme des saisons, des semailles et des récoltes dans les jardins, des marées et des tempêtes, filer et tisser l'hiver au creux des grottes, jouer de la harpe et chanter les légendes dans la vieille langue, épouser un solide et brave garçon, avoir des enfants, les regarder grandir et courir au bord des

vagues. Depuis qu'elle a ce genre de pensées, elle brûle aussi d'une question qu'elle n'a jamais voulu poser. Mais aujourd'hui elle se sent la force.

— Naoun... je voulais te demander... depuis longtemps... mon père...

Sa voix est plus forte, plus suppliante qu'elle ne voudrait.

— Pourquoi est-ce que je ne le connais pas ? Pourquoi est-ce que tu n'en parles jamais ?

Ana se recroqueville contre la roche, le cœur battant dans l'attente d'une réponse dont elle sent confusément qu'elle ne viendra pas. Au bout d'un long moment, Naoun se tourne enfin vers sa fille, la prend dans ses bras.

— Tu n'es pas heureuse avec moi ? Tu as manqué de quelque chose ?

Elle proteste, l'embrasse.

— Non, bien sûr que non ! Mais je voudrais juste savoir, c'est normal, non ? Tous les autres enfants de Galdur connaissent leur père, peuvent en parler.

Au-dessus des vagues le ballet étourdissant des sternes a commencé. Elles tombent plus qu'elles ne plongent, un archer invisible les foudroie une à une en plein vol. Mais c'est un simulacre de mort, pour mieux la donner. Pour leurs prières invisibles, inconscientes du danger jusqu'à la seconde fatale, ce sont elles la foudre implacable, les anges d'un destin décidé dans un autre monde. La vie et la mort pour les sternes et les poissons sont juste cette danse entre le ciel et les vagues, magnifique, absurde et simple. Ana se dit qu'ils ne se racontent pas d'histoires, qu'ils n'ont sans doute pas de légendes. Peut-être sont-ils heureux. Peut-être la question n'a pas de sens pour eux.

— Nous sommes *différentes*, Ana.

Elle repousse brusquement sa fille, commence à descendre le sentier vers la plage, crie sans se retourner.

— Viens vite, nous allons rater la marée haute !

Ana la suit, une boule au ventre. Sur la grève, elle ramasse des galets, les jette furieusement dans les vagues. Elle entend soudain Naoun lui crier.

— Maintenant !!

Elle fait mine de lancer le galet qu'elle tient en direction de sa mère, marmonne pour elle-même, entre ses dents.

— Ma fille connaîtra son père. J'en fais le serment, je prends ces vagues à témoin !

Puis, plus fort, à Naoun.

— Je ne joue pas !!

C'est pourtant son jeu favori, être la première à saisir le moment exact de la haute mer et le crier avant l'autre, par-dessus le rugissement des déferlantes. Plus petite, Ana pensait qu'il suffisait d'attendre la septième vague, celle qui monte plus haut que toutes les autres. Elle cherchait par-delà les brisants le gonflement de son dos énorme, pour la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle explose en écume à ses pieds, bousculant la laisse de haute mer. Mais le reflux arrivait toujours avant qu'elle ne soit sûre de l'avoir vue.

Maintenant... elle ne compte plus sur les caprices des vagues. Elle guette ailleurs le basculement de la marée, un frémissement du vent, une modulation dans la criailleurie des sternes ou l'appel furieux des goélands, un changement infime de la lumière. Elle s'étend sur les galets, face au ciel, ferme les yeux, le corps tout entier à l'écoute de la respiration profonde de l'océan, attend que le monde lui fasse signe.

Mais les signes arrivent toujours un peu trop tard. Ainsi le temps un jour sans crier gare cessera de couler en elle. Ce qu'elle attend, ce qu'elle guette matin après matin dans son miroir, adviendra de façon aussi certaine et insaisissable que le reflux vient après le flot. Le diadème de Naoun se posera sur son front, et le vent du sud emportera sa mère, embarquée pour son dernier voyage vers l'au-delà de l'horizon, avec dans son sillage un cortège d'oiseaux criards.

Équinoxe

L'averse de printemps a franchi les montagnes, nettoyant le ciel de Jing, et Ulgan a ouvert les fenêtres de son atelier à la fraîcheur du soir. Le contrepoint bavard des merles emplit les jardins d'où montent des exhalaisons de terre et de feuilles mouillées. Les métaux polis et les pierres précieuses dans les vitrines, les outils soigneusement affûtés et rangés sur les établis, les vitraux, les meubles et le vieux plancher patinés par les siècles, jusqu'aux grains de poussière dansant dans les derniers rayons du soleil, tout a conspiré pour capturer le regard de sa reine et l'arrêter sur ce pendentif d'argent et d'ambre qu'elle fait maintenant tourner rêveusement entre ses doigts. Il a les reflets de miel des galets qu'elle ramassait autrefois sur la grève de Galdur. Elle aimait croire que l'océan les posait ainsi doucement pour elle, juste là où elle allait ensuite conduire ses pas, sur cet écrin de commencement du monde que refait chaque vague.

Elle le passe à son cou, cherche un miroir, n'en trouve d'autre que le regard de l'orfèvre. L'éclat de ses yeux d'un bleu métallique aurait la froideur d'une lame d'acier s'il n'était tempéré par la douceur des traits, les boucles et la barbe d'un blond presque enfantin.

— Qu'en dis-tu ?

Il fait quelques pas vers elle, déplaçant avec une force tranquille sa stature athlétique. Il met un genou en terre pour se mettre

à sa hauteur. Pour mieux apprécier son travail, ou en signe élégant d'allégeance, se dit-elle. Sans doute tout cela en même temps.

— Est-il digne de ta reine ?

Il l'examine un moment, ferme les yeux, comme s'il cherchait à rattraper un songe, et quand il les ouvre à nouveau une ombre passe dans son regard, comme un léger nuage d'inquiétude. Mais ce n'est peut-être que la lumière du soir qui commence à refluer. Il va du front qui porte le diadème légendaire à la naissance de la gorge où le bijou s'est niché, évite prudemment le piège des yeux, dont la profondeur est si proche, si dangereuse.

— Je n'en suis pas certain.

Il se relève, reprend une distance respectueuse, le regard pensif, l'air un peu déçu du résultat de son travail, comme si quelque chose lui avait échappé, et qu'il n'arrive pas à définir.

— Tu as des doutes, je vois. Songeais-tu à moi en créant ce bijou ?

Il a un petit sourire, à la fois amusé et surpris.

— *Songer* est bien le mot, ma reine.

— Tu veux dire que tu l'as vu en songe ?

— On ne peut rien vous cacher.

Gardant le pendentif à son cou, elle refait un tour parmi les bijoux exposés, caresse au passage du bout des doigts un fin bracelet d'argent et de turquoise, des pendants d'oreille aux rubis profonds. De belles pièces, mais aucune ne lui fait vraiment signe. Elle lui parle de loin, tout en continuant d'arpenter l'atelier.

— Tu as créé ce bijou pour moi, pourtant tu m'as laissée le découvrir.

Il avait visiblement anticipé cette remarque, car la réponse lui vient sans l'ombre d'une hésitation.

— S'il était vraiment fait pour vous, vous le remarqueriez. Si vous passiez devant sans le voir, c'est qu'il n'était pas digne de vous.

Il a de l'esprit, ce qui ne gêne rien. Elle revient vers lui en souriant.

— Tu es de Galdur, je crois ?

— Oui, ma reine.

Elle le regarde plus attentivement.

— En effet, maintenant je me souviens t'avoir vu là-bas. Tu étais tout jeune apprenti chez ce brave Gulls. Une bonne école. Et tu as repris ici l'atelier du vieil Arnold, depuis combien de temps déjà ?

— À peine une année, ma reine.

— C'est très bien. Tu fais vraiment du bon travail.

Elle a posé une main sur son bras, le fixe avec intensité. Il soutient son regard, sans ciller. Elle a un petit rire, passe un doigt léger sur sa joue.

— Tu es bien un fils de Galdur. La mer ne te manque pas trop ?

Il lui adresse un sourire entendu.

— Vous êtes une fille de Galdur vous aussi ma reine, alors vous connaissez la réponse.

Insolent, juste comme il faut. Elle lui renvoie son sourire, détache le pendentif, ses doigts le laissent jouer encore un instant dans la lumière qui décline, se referment étroitement sur lui.

— Je vais le prendre, mais tu dois me dire quelque chose d'abord.

Il va vers la fenêtre ouverte, jette un regard circulaire à l'extérieur, comme pour vérifier que personne n'écoute leur conversation. Il la referme légèrement, prétextant la fraîcheur qui tombe, une manière de montrer que ce qui va suivre restera confidentiel. Elle se demande s'il en a conscience.

— Tu as vu ce bijou en songe. Tu t'en souviens ?

Il continue à scruter un instant les jardins, revient vers elle mais reste à bonne distance, évitant son regard inquisiteur.

— Pas vraiment... les songes s'évanouissent si vite !

Elle se dit qu'il ne ment pas très bien. C'est plutôt une qualité qu'elle apprécie. Elle se rapproche de lui, répond sur le même ton faussement détaché.

— Oui, bien sûr, ils s'évaporent comme la rosée du matin. Et pourtant tu as dû te souvenir du bijou qui était dans ce songe avec une incroyable précision, pour le réaliser avec une telle perfection.

Elle balance le pendentif sous ses yeux, d'un air moqueur. Il ne répond pas, elle le sent nerveux, le pousse un peu plus dans ses retranchements.

— Ou alors... ce n'est peut-être pas celui que tu as vu. Tu t'es souvenu d'avoir vu quelque chose, mais tu as inventé autre chose. Le songe t'a inspiré ce bijou, mais ce n'est peut-être pas celui que tu y as vu.

Il tente d'esquiver encore une fois, mais sans grande conviction.

— Effectivement... Comment le savoir ? Est-ce bien important, si au bout du compte le bijou est réussi ?

Bien sûr que c'est important, et tu le sais. Arrête de fuir.

— Tu m’as dit tout à l’heure que tu n’étais pas vraiment satisfait du résultat... mais si tu es persuadé que c’est véritablement celui que tu as vu, c’est peut-être que *quelqu’un a lu ce songe et l’a fixé dans ton esprit.*

Il baisse la tête sous l’attaque frontale.

— Tu as consulté un lyseur ?

Silence éloquent.

— Tu sais à quel point ces charlatans sont dangereux ?

— Oui ma reine.

— Leur ouvrir la porte de ton esprit ne serait-ce qu’une seule fois c’est risquer de ne plus pouvoir t’en débarrasser, tu le sais ?

Elle pourrait ajouter : troubles de la personnalité, dépression, isolement social, suicide lent.

— Oui, je sais tout cela, ma reine, mais c’était... pour vous.

Il ouvre les mains en signe de reddition, arbore un pauvre sourire. Ana soupire intérieurement, déçue. Elle a tenté à plusieurs reprises d’éliminer les lyseurs en mettant leur pratique hors-la-loi, mais dès qu’ils cèdent du terrain, ce sont les fanatiques théistes qui s’en emparent. Les hommes préfèrent toujours le bavardage des menteurs crédibles à la vérité silencieuse et inscrutable du monde. L’analyse réductrice des songes, la croyance aveugle au dieu unique, deux avatars d’un même orgueil du langage. Et même un fils de Galdur apparemment solide et sain d’esprit comme Ulgan peut y succomber.

— Au point où nous en sommes, je veux savoir maintenant si ce bijou est vraiment celui de ton songe, ou ce qu’on t’a vendu pour l’être. Car je veux bien du premier, mais pas du second. Tu comprends ?

Ce n’est pas vraiment une question. Il ne répond pas.

— Je peux essayer de savoir, si tu me laisses lire en toi.

Les propos de sa reine, même si elle garde une voix douce et attentive, sonnent comme des ordres.

— Comme un lyseur est déjà passé dans ton esprit, je ne pourrai pas forcément avoir une confiance totale dans ce que je lirai. Mais essayons.

Elle repose le pendentif sur un présentoir, fait asseoir Ulgan, les yeux fermés, elle passe les mains sur son front, ses tempes, son cou, ses épaules. *Détends-toi. Laisse-moi faire. Pense à Galdur, à la mer.* Peu à peu sa respiration se calme, prend le rythme de celle d'Ana. Quand elle est sûre qu'ils sont bien ensemble elle coule son esprit dans le sien. Il a un léger tressaillement, puis abandonne toute résistance. Maintenant elle peut retrouver le songe.

Sur la plage de Galdur.

Une jeune femme se tient debout, face à la mer. Elle a l'allure d'une reine. On ne distingue pas vraiment son visage. Il vient vers elle, elle se tourne vers lui, elle ressemble à Ana, mais ses yeux sont d'un bleu profond. Il veut passer le pendentif autour de son cou, elle s'échappe en riant, il trébuche dans les vagues. Le pendentif tombe à la mer, un oiseau s'en empare et s'envole vers le large.

Ensuite on ne voit plus rien d'autre que son visage, mais on entend toujours la mer, les cris des oiseaux, l'écho lointain d'une harpe porté par le vent. Elle ne porte pas le pendentif, mais un diadème orné comme lui d'une perle d'ambre. Le visage s'évanouit, la musique résonne encore un instant.

Elle attache solidement l'image de ce diadème dans l'esprit d'Ulgan, et dans le sien. Ils respirent toujours ensemble, elle le laisse

revenir au calme, puis se retire furtivement de son esprit. Il met un moment à ouvrir les yeux, l'interroge du regard.

— Si c'est bien là le songe original, on n'y voit pas clairement le pendentif. Je crois que les détails en ont été introduits dans ton esprit par le lyseur.

— Sans doute.

Il a repris le bijou, l'examine une dernière fois, les sourcils froncés, avant de le reposer délicatement dans la main tendue de sa reine. Le serpent de la chaînette d'argent se love dans la paume d'Ana avec un bruissement d'écailles, et le piège des doigts se referme sur lui.

— Je le garde. Mais je ne suis pas certaine de le porter.

— Je comprends.

Elle a un petit rire devant sa mine de chien battu.

— Ne fais pas cette tête, tout n'est pas perdu... il y a encore le diadème. Tu t'en souvenais ?

— Pas vraiment. Je me souvenais qu'il y avait un diadème dans le songe, mais je pensais que c'était le vôtre, le diadème des immortelles.

— Tu l'as bien vu comme moi, c'en est un autre. Mais il me plaît. Tu vas donc le réaliser pour moi. Tu ne peux plus l'oublier maintenant.

Elle le regarde intensément, coupant toute possibilité de discussion, et ajoute à mi-voix, comme pour elle-même.

— Je veux la parure complète de ce songe.

Glissant le pendentif dans sa bourse, elle quitte l'atelier sans plus de cérémonie, rejoint le garde qui l'attend patiemment dans le jardin, faisant les cent pas devant la porte. Elle se pose un instant sur

un banc de pierre, ferme les yeux, légèrement étourdie comme chaque fois qu'elle lit un songe. Celui d'Ulgan était fort, dérangent, incohérent, comme tous les vrais songes. Seuls les lyseurs sont assez stupides pour y trouver une logique.

— Tout va bien, ma reine ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Rentrons maintenant.

L'atelier d'Ulgan est situé sur les hauteurs qui dominent Jing, c'est une de ces grandes maisons de pierre couvertes de tuiles rondes et entourées de vastes jardins en terrasses bruissant d'oiseaux, résidences des artisans, marchands aisés, artistes et courtisanes. Les constructions, tournant le dos à la montagne et orientées vers le levant, épousent harmonieusement les courbes des collines, se déploient souvent sur deux ou trois niveaux, chacune de leurs pièces s'ouvrant de plain-pied sur une terrasse privée, plantée et ombragée d'essences rares. Cette architecture élégante et raffinée est propice au secret des visites furtives et des intrigues, d'autant plus que l'on n'y accède que par un dédale de ruelles et d'escaliers étroits, interdisant le passage des cavaliers.

Car c'est depuis des siècles un signe incontournable de richesse à Jing que d'avoir une demeure où l'on ne puisse se rendre qu'à pied. Les terrasses du palais de la reine, surplombant un méandre de la Grande Rivière, forment la limite inférieure de ce quartier résidentiel. Par l'un ou l'autre des cinq ponts, on accède ensuite à la ville basse qui s'étale avec ses boutiques, ses ateliers, ses tavernes. Plus loin encore vers l'est, dans la vallée, s'étendent les vergers, les jardins et les pâturages qui nourrissent la ville. Depuis des siècles, bien avant le règne d'Ana, l'essentiel de la vie du royaume s'est réfugiée ici à l'abri de ce cirque de montagnes, loin de Galdur, loin de la mer.

Cette vallée et ces collines protégées des vents furieux qui balayent le reste de l'île en toute saison sont un miracle dont ils connaissent la fragilité et dont ils préservent les ressources avec soin.

La reine et son jeune garde descendent lentement et en silence les escaliers jusqu'au palais, savourant l'air du soir où flottent encore des senteurs mouillées de buis et de cèdre. Sous la brise légère qui descend des montagnes, les arbres finissent de s'ébrouer des dernières gouttes de pluie. Quelques éclairs vacillent encore au bord de l'horizon, vers le nord-est où l'averse a fui. Ce sont des moments où Ana aime respirer le parfum de sa ville, où elle voudrait y flâner seule, sans escorte, mais aller dans les rues de Jing sans un garde ce serait comme se montrer sans parure. À Galdur c'est différent, elle peut courir seule, comme une sauvage, décoiffée par le vent, pieds nus sur le sable, sans autre bijou qu'un bracelet de coquillages.

Parures de ses jours, ses gardes peuvent aussi espérer accompagner ses nuits. Cela fait partie de sa légende, et bien sûr ils en rêvent. Mais celui de ce soir n'aura pas cette bonne fortune. Elle le congédie d'un sourire dès la porte du palais. Elle l'a à peine regardé, perdue dans ses pensées, dans le songe d'Ulgan.

Dans ses appartements elle passe de nouveau le pendentif à son cou, devant son miroir à trois faces. *Quelque chose ne va pas, je ne saurais dire quoi.* Ulgan a raison. Maintenant qu'elle a vu le songe, elle devine ce qui ne va pas, bien sûr. Dans le songe il y avait l'autre diadème, une parure complète. Elle ôte le bijou d'argent légendaire forgé il y a bien des siècles, du temps de la splendeur de Galdur, et qui a orné le front de sa mère et de tant de reines avant elle. Ne plus porter ce diadème en public serait aux yeux du peuple de Jing, et encore plus de celui de Galdur, trahir la légende, un véritable sacrilège.

Mais seule devant son miroir, elle peut se permettre d'imaginer un instant porter la parure du songe d'Ulgan. Sauf qu'elle n'y parvient pas. Si le souvenir en est bien présent, intact dans sa mémoire, elle est incapable de le projeter sur son front. L'image ne veut pas se former dans son miroir. Elle soupire, ôte le pendentif, l'examine de plus près. Qu'a-t-elle bien pu lui trouver ? Elle pense à ces galets à l'éclat mouillé si merveilleux sur la grève dans la lumière du matin, mais qui une fois ramassés et séchés s'avèrent ternes et quelconques. Elle le remet dans sa bourse, se dit que demain elle ira probablement le rapporter à Ulgan. Le songe les aura trompés tous les deux, elle l'effacera de leurs deux mémoires, ils oublieront toute cette histoire.

Elle se recoiffe, réajuste le diadème de la légende. La nuit de Jing attend sa reine.

La nuit du loup

Ils chevauchent vers Galdur. Suivant le cours de la Grande Rivière, ils ont quitté par l'est l'abri des montagnes de Jing, pour bifurquer ensuite plein nord, vers les Grandes Dunes, dans le lit du vent. Ses compagnons de route respectent les longs silences d'Ana, goûtent avec elle les lumières lavées du printemps, le bruissement de la brise sur les collines, le brusque éclair d'un faucon, la fuite d'un lièvre, la douceur du soir près de la rivière où ils campent pour la nuit.

Qwyl jette de temps à autre un regard à la dérobée vers sa reine qui veille avec lui près du feu. Il s'étonne encore de cette présence magique, si proche, vêtue de la même cape de cavalier que lui, couverte de la même poussière, décoiffée par le même vent, mouillée des mêmes averse, partageant leurs repas simples et leurs bivouacs de soldats, savourant le chemin comme si elle le découvrait, elle aussi, pour la première fois.

Avant ce voyage, il ne connaissait d'elle que cette image de légende, lointaine, inaccessible, elle ne lui avait accordé guère plus qu'un sourire distant, une formule de circonstances. Malgré sa prestance naturelle qui en général ne laisse pas les femmes indifférentes, il était trop jeune encore, ou trop impressionné par elle, pour avoir vraiment attiré son attention. Il compte sur ce voyage pour mieux la connaître, essayer de découvrir quelle femme se cache

derrière le masque de l'immortelle, ce qui lui donne encore le goût de vivre après tant de siècles.

C'est la deuxième nuit depuis leur départ de Jing, à peine troublée de chuchotements liquides, de chuintements d'oiseaux. Le feu crépite doucement, la masse sombre de la rivière roule à leurs pieds. Les silhouettes pâles des oiseaux de nuit naviguent furtivement sur l'océan des étoiles.

— Non, je ne suis pas lasse de cette vie ! Est-ce que j'en ai l'air ? Est-ce que le soleil est fatigué de se lever chaque matin ? Est-ce que cette rivière en a assez de couler entre ses rives ?

Qwyl sursaute. Elle vient de répondre brusquement à ses interrogations silencieuses, elle rit tout haut de sa surprise. Il baisse les yeux vers le feu, un peu troublé par cette intrusion dans ses pensées. Est-ce que ces questions s'adressent vraiment à lui ? Il évite prudemment de répondre. De l'autre côté du feu, le vieux Digrif, les yeux perdus dans la nuit de l'autre rive, ne dit mot. Elle continue sur un ton plus sombre, plus mystérieux, comme pour elle-même.

— Pourtant le jour où je reviendrai dans le fleuve ordinaire du temps n'est peut-être pas si lointain.

Digrif hausse imperceptiblement les épaules, pour signifier à son jeune camarade de ne pas attacher trop d'attention aux propos sibyllins de leur reine. Qwyl s'apprête néanmoins à poser une question mais elle a brusquement changé de sujet de conversation. La Taverne des Songes, les deux hommes tués par Ulgan, il entend Digrif répondre comme à regret, par rafales, évitant les mots inutiles.

— Oui, ma reine nous y étions, Qwyl et moi, avec Sterk. Il vous a sans doute déjà tout dit. Une arme comme on n'en voit pas dans ce royaume. Un travail d'orfèvre, c'est le cas de le dire, mais pas

seulement. Une lame redoutable, maniée de main de maître. Deux hommes tranchés, d'un seul geste.

Il se lève, dégaine sa propre dague, imite la frappe de l'orfèvre, rengaine l'arme, puis se rapproche du feu, y jette quelques branches, reprend comme pour lui-même, d'une voix sourde.

— Juste, pourquoi il n'a pas tué le lyseur pendant qu'il y était, c'est ce que je n'ai pas compris.

Ana relance le vieux soldat prêt à replonger dans son mutisme.

— Parce que vous êtes intervenus, je suppose ?

— Non, une seconde de plus suffisait pour lui trancher la vie à lui aussi. L'autre n'aurait pas bougé d'un pouce, collé par la peur comme il l'était. On n'aurait rien pu faire.

Il regarde Qwyl du coin de l'œil.

— D'ailleurs est-ce qu'on en aurait eu vraiment envie d'essayer ?

Cette lame, Ana la revoit dans sa propre main, pointée vers la face bouffie et répugnante du lyseur, prête à trancher, et partage un instant le souhait de Digrif que l'orfèvre soit allé jusqu'au bout de son travail. Elle se tourne vers Qwyl.

— Et toi, beau cavalier, qu'en penses-tu ?

Ce dernier ne relève pas le compliment, absorbé dans le souvenir de cette étrange soirée, il répond sans affronter le regard de sa reine.

— Je ne sais pas trop quoi en penser. La façon dont il a frappé, l'arme, tout était bizarre, irréel. D'ailleurs, même lui, quand il a eu fini son geste, il était comme étonné de ce qu'il venait de faire. Comme si ce n'était pas vraiment lui qui avait manié cette lame. C'était...

Ana le sauve de son hésitation en lisant tout haut sa pensée.

— C'était comme s'il venait de s'éveiller d'un songe ?

— Non-sens !

Digrif est intervenu avant que Qwyl n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour aller plus loin.

— Enfin, la lame, oui, d'accord, je veux bien qu'il l'ait vue en songe, ça expliquerait son aspect inhabituel et son histoire avec le lyseur. Mais manier les armes c'est une autre histoire. Il a tranché comme un maître, et ça, ce n'est pas un rêve, tu l'as vu comme moi !

Ils ont déjà eu cette conversation à plusieurs reprises, mais cette fois leur reine est là pour arbitrer le débat.

— Oui, mais tu sais bien qu'on a fait le tour de tous les maîtres d'armes de Jing, et Ulgan n'est connu nulle part. Où, quand, comment aurait-il appris à trancher comme il l'a fait, si c'est bien lui qui maniait l'arme ? Non, à mon avis il était possédé par l'esprit de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui sait manier les armes. Il n'y a pas d'autre explication.

— Balivernes ! Je m'étonne qu'un garçon sensé comme toi puisse croire des choses pareilles. Vous êtes bien d'accord, ma reine ?

Ana garde le silence. L'appel d'un loup retentit de l'autre côté de la rivière. Qwyl scrute la nuit dans la direction d'où est venu le hurlement. Les chevaux frémissent et renâclent. Digrif s'éloigne un instant pour les calmer, puis revient derrière son compagnon, presse une main sur son épaule. Ana a toujours le regard fixé sur le feu, comme si elle allait y trouver une réponse à leurs questions.

— Parle, Digrif. Je lis ta pensée, mais Qwyl n'a pas ce pouvoir. Et il doit savoir également.

Le vieux garde répond d'une voix sourde, hésitante.

— Sterk... m'a confié l'arme de l'orfèvre juste avant notre départ. Il m'a dit de ne l'utiliser en aucun cas, de la tenir enfermée... au plus profond de mon paquetage... jusqu'à Galdur.

— Et jamais, jamais sous aucun prétexte, ne la laisser entre mes mains, je suppose. C'est bien cela ?

Digrif pousse un long soupir, répond en regardant le feu.

— Oui, ma reine. Sans plus d'explications, pour ainsi dire en passant. Comme s'il me demandait de ne pas laisser une arme à portée de main d'un enfant. Pourtant vous n'êtes plus une enfant, depuis bien longtemps ma reine.

Il relève les yeux vers elle, esquisse un vague sourire.

— Sur le coup je me suis dit qu'il savait quelque chose qu'il ne voulait pas me dire à propos de cette arme... et de vous. J'ai mis ça à l'arrière de ma tête, évitant d'y penser jusqu'à cette nuit. Mais maintenant qu'on en parle, excusez ma franchise... voulait-il me prévenir que nous aurions peut-être à vous protéger contre vous-même ?

Le loup hurle à nouveau, un peu plus proche. Ana jette une branche de pin sur le feu, une gerbe d'étincelles monte vers les étoiles. Elle les suit du regard un instant, puis se tourne à nouveau vers ses compagnons.

— Qui sait ? Peut-être voulait-il simplement que cette arme arrive sans encombre jusqu'à Galdur. Pour la faire examiner par Gulls, qui fut le maître d'Ulgan. Il nous éclairera peut-être.

Même si ses compagnons ne sont pas dupes, le débat est clos, elle se renferme dans ses pensées. Cette lame voyage avec eux et elle ne l'avait pas sentie. *Comme un passager clandestin aux intentions obscures.*

Comment de telles images lui viennent-elles encore à l'esprit ? De mémoire d'homme, et même de mémoire d'immortelle, aucun navire n'a plus quitté ou abordé les rivages du royaume. Depuis des millénaires ils vivent cernés par les eaux infranchissables, ignorant ce que sont devenues ces lointaines contrées d'outre-océan d'où ils savent que leurs ancêtres partirent autrefois. Sont-elles encore habitées, ou même seulement habitables maintenant ? Ils n'en parlent plus, évitent d'y penser, comme si le monde se réduisait au miracle singulier qui s'étend des roches de Galdur aux montagnes de Jing. Ils regardent maintenant l'horizon de l'océan comme celui du ciel, n'imaginant au-delà rien d'autre qu'une immensité vide d'habitants, vide même des dieux qu'ils ont peu à peu répudiés. Pour voyager loin de leur monde, il ne leur reste que leurs songes.

Et pour toute histoire ils gardent ces anciens proverbes dont ils ont oublié le sens profond. *Qui donne la mort doit donner la vie*. Naoun lui a raconté tant d'histoires de ses ancêtres légendaires, qui étaient au fond toujours la même : elle a tué, elle doit enfanter, elle doit mourir. Ana n'aimait pas ces histoires. Elle savait qu'un jour elle devrait donner la vie, mais pourquoi devrait-elle donner la mort ?

Mais *maintenant*... il y a cette lame qui voyage avec eux, lourde de plus de questions et de menaces que toute la profondeur de la nuit où le loup hurle à nouveau, très loin dans les collines.

La gloire de Galdur

Avec le concert matinal des oiseaux, l'ambiance inquiète de la nuit s'est dissipée. Au troisième jour de route, Ana est maintenant toute entière tendue vers sa destination. Elle a eu longtemps l'habitude de se rendre chaque printemps à Galdur, mais sous prétexte que le voyage est devenu de plus en plus difficile, elle a trop différé cette visite. Trois hivers déjà sont passés sans revoir les rivages de son enfance, et maintenant elle brûle d'impatience de les retrouver, car c'est là-bas et nulle part ailleurs, elle en est convaincue, qu'elle pourra comprendre tout ce qu'elle vient de vivre.

Au soir ils ont atteint la large plaine où la rivière serpente maintenant mollement entre des rives de plus en plus sablonneuses. Les arbres se font rares, la douce brise des collines a fait place à un vent de sud soutenu et sec. Qwyl s'étonne auprès de son compagnon de cette sécheresse qui ne cède même pas à la fraîcheur du soir.

— Nous allons vers la mer, nous devrions sentir un air plus humide.

— On pourrait croire...

L'humeur de Digrif s'est assombrie dès qu'il a lu dans le paysage les prémices du pays des sables, et il fulmine contre le climat de leur lieu de destination.

— A Galdur le vent souffle de la terre la plupart du temps, il a abandonné toute son eau à l'ouest ou au sud, sur les montagnes. Au printemps il est encore supportable. Plus on avance dans la saison et plus il est sec, tout l'été et presque tout l'automne. Il pousse devant lui tout le maudit sable des Grandes Dunes, comme s'il voulait le balayer dans la mer. L'hiver il tourne au nord, et pour quelques mois la neige remplace le sable, ça change. Au moins c'est un peu d'eau.

Digrif marque une pause que Qwyl pense finale, car il n'a jamais entendu le vieux soldat aligner spontanément autant de mots en un seul souffle. Mais il n'en a pas encore fini.

— La Grande Rivière en partant de Jing, tu as vu comme elle est grosse de la fonte des neiges ? Et bien quasiment pas une goutte de cette eau n'arrive jusqu'à la mer du nord. Elle est bue par les sables, bien avant Galdur.

Digrif se tait, Ana lui donne la réplique, sur une note un peu plus positive.

— C'est vrai, Digrif. Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois la Grande Rivière coulait encore jusqu'à la mer du nord. Les vents étaient moins violents, moins secs. Mais Galdur pourra encore vivre, tant que l'eau qui se perd en surface dans les sables des Grandes Dunes continue à couler en profondeur, jusqu'à ces roches noires qui se dressent fièrement face à l'océan. C'est un lieu magique, Qwyl, tu verras, tu vas l'adorer !

Elle a prononcé ces derniers mots en lui lançant un regard où brille une joie d'enfant qui veut partager son émerveillement. Celle qui parle ainsi n'est plus la reine raffinée et distante de Jing, c'est l'enfant indomptable d'un pays sauvage. Il aime la voir habitée ainsi par